



« Toute représentation ou reproduction intégrale, ou partielle, faite sans le consentement de l’auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause, est illicite (alinéa 1er de l’article L. 122-4). Cette représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait donc une contrefaçon sanctionnée par les articles 425 et suivants du Code pénal. »

**Avertissement :**  
**Romance érotique destinée à un public averti.**

Copyright – 2021 – Droits d’auteur ©Flora Stark

Tous droits réservés

Couverture ©M.A VISION

Dépôt légal : Juillet 2021

Achevé d’imprimer en France

Code ISBN : 979-10-359-4893-1

# LA CASERNE 91

## RÉDEMPTION

**Flora STARK**



***« Il ne faut jamais dire jamais. »***

***Napoléon III***



# Chapitre 1

## *Élisa*

J'ai l'impression d'attendre depuis des heures. Je n'ai jamais été patiente, mais rester assise ici seule dans ce couloir me désespère. Je longe celui-ci en espérant que la porte s'ouvre, en vain. J'en fais probablement trop, me direz-vous, j'attends depuis vingt minutes. Mais aujourd'hui est un jour important pour moi. Vingt minutes interminables. La patience n'est pas mon fort du tout, vous l'aurez compris.

*Et la déco, mon Dieu, quelle horreur !*

Je ne suis pas une reine de la décoration et franchement j'aime les choses simples. Mais la peinture orange qui recouvre les murs et la moquette marron, délavée avec le temps, sont à gerber. Et pour couronner le tout, je me retrouve assise à côté

d'une magnifique étagère remplie de bibelots. Ça aurait pu être de gentilles petites tortues ou bien je ne sais pas moi, des petits chatons ? Mais non, ce sont des putains de hiboux qui me foutent la trouille grave. Sérieux, ils sont flippants avec leurs gros yeux qui vous suivent partout. Ils me font penser aux yeux globuleux du chien de mon ex-belle-mère, un petit cavalier King Charles. Qu'est-ce qu'il était moche, en plus d'être con !

*Paix à ton âme, petit merdeux...*

Ce couloir angoissant dans lequel je me trouve est celui précédant le bureau de mon boss, et je peux vous garantir qu'il fait tout aussi peur !

*Le boss, pas le bureau...*

Je suis journaliste depuis maintenant huit ans et j'adore mon métier. Je ne me suis pas spécialisée dans un domaine en particulier, car j'en étais incapable ! Curieuse de nature, j'aime m'intéresser à tout ce qui m'entoure. J'adore faire des recherches, recueillir des informations. La quête de la vérité, l'enrichissement culturel, interviewer des artistes, transmettre une passion, un métier, des valeurs... Mes missions varient entre écrire des articles de presse, réaliser des reportages vidéo ou



encore faire des interviews. Je suis une vraie passionnée et je m'en suis plutôt bien sortie jusqu'à présent.

*Pauvre fille...*

Ma famille vous dirait que je réussis tout ce que j'entreprends, sauf en amour ! Une seule relation au compteur à déclarer à même pas trente ans. Celle-ci a duré quasiment dix ans. Lorsque j'ai commencé à me projeter, c'est-à-dire parler bébé et mariage, j'ai tout fait foirer ! Mon seul et unique premier amour n'a rien trouvé de mieux que de me dire qu'il aimait les gros paquets, les services trois pièces, les teubs, les zguegs, les...

*BREF ! Je déteste cette espèce de truc tout rabougri, tout moche et qui ne sert à rien !!!!*

Le problème c'est qu'aux dernières nouvelles, je n'en suis malheureusement pas équipée. Ça a été un choc et tout mon petit monde s'est effondré. Alors, qu'on s'entende, je n'ai absolument rien contre la communauté homosexuelle, mais il serait parti pour une fille, je crois que cela aurait été moins dur (sans jeu de mots...), moins douloureux (toujours pas). Je n'ai pas compris sur le moment, puis deux trois petites choses me sont revenues en mémoire. Nous faisions rarement l'amour. Il n'aimait pas la

pénétration et pire il n'a jamais voulu m'embrasser sur les lèvres (et je ne parle pas de celles de mon visage !). Seule la pipe trouvait grâce à ses yeux.

J'imagine qu'il pouvait penser à n'importe qui ?

*Beurk... Écœurant !!!*

Bref, passons ! Les mecs, c'est terminé pour moi ! À la suite de cet échec, je suis retournée quelque temps vivre chez mes parents et puis j'ai repris le dessus, je dois dire. J'ai emménagé dans mon appartement il y a maintenant trois mois et je revis ! J'adore mes parents, mais manger à dix-neuf heures pétantes tous les jours et faire attention à ne pas sortir trop tard pour ne pas les réveiller en rentrant, j'ai passé l'âge. À la suite de cela, je me suis investie à 100 % dans mon travail, ne comptant pas mes heures. Pour le monde extérieur, je me suis remise de cette séparation... mais ce qu'ils ne savent pas c'est qu'il m'a détruite de l'intérieur. J'ai toujours été très complexée par mon physique et même si je me montre sûre de moi, à l'intérieur, je ne suis qu'une trouillarde. J'ai été si nulle que ça pour qu'il devienne gay ? Afin de noyer cette amertume et reboucher ce trou béant dans ma poitrine, je me consacre entièrement à mon job. J'ai toujours rêvé de devenir journaliste et aujourd'hui j'ai atteint mon rêve. J'ai tout pour être heureuse, une famille aimante, un super boulot et des amies extraordinaires.

*C'est ça, voile-toi la face...*

Dernièrement, j'ai fait une demande auprès de mon boss pour réaliser un reportage vidéo sur la Caserne 91. Elle est située dans la ville dans laquelle j'ai grandi. Cette caserne a la particularité d'accueillir l'unité spéciale du GRIMP. Cette unité a pour but d'intervenir en milieu périlleux. Elle s'inscrit dans une infrastructure urbaine complexe caractérisée par de nombreuses missions en hauteur, mais aussi en milieu souterrain. C'est d'ailleurs pour cette requête que je suis en train d'attendre que mon chef me reçoive. Ce projet me tient à cœur et j'ai placé beaucoup d'espoir dans la réalisation de ce reportage. Mon père ayant été lui-même sapeur-pompier dans cette caserne, c'est en quelque sorte un hommage que j'aimerais lui rendre ainsi qu'à tous ses collègues. Gamine, je me souviens de toutes les fois où mon père rentrait à la maison. L'odeur âcre de la fumée se répandait dans la maison et ravivait mes sens. À chaque fois, il me prenait dans ses bras, promenait sa main si puissante, si forte dans mes cheveux. Il enfouissait son nez dans ma chevelure en inspirant à pleins poumons. Au lieu de me repousser, cette odeur me réconfortait, m'apaisait. Mon père était rentré à la maison...

— Élisabeth, dans mon bureau ! Tâchons de faire vite, grommelle mon boss.

Est-ce que je vous ai dit que j'appréciais beaucoup moins mon patron ? Ce vieux bougre au ventre bedonnant et à la main baladeuse me dégoûte au plus haut point. Il a le don de me hérissier le poil. Les petites stagiaires à peine majeures défilent dans nos locaux et cela n'a l'air d'inquiéter personne. Je ne le porte pas dans mon cœur, mais ce n'est pas le moment de me montrer désagréable avec lui. J'ai longtemps attendu avant de me lancer dans ce projet. D'une part, parce que je voulais être plus expérimentée afin de réaliser un super reportage. Et d'autre part, parce que je voulais mettre toutes les chances de mon côté afin que Monsieur Bougre ne puisse pas me dire non.

— Éliisa, j'ai étudié votre demande et je suis d'accord pour que vous réalisiez un article sur la Caserne 91, me répond-il.

YES ! Trop facile ! Je souffle intérieurement, c'est un réel soulagement !

— En revanche, je ne crois pas que réaliser un reportage vidéo soit nécessaire. Un simple article de presse suffira. Je ne vous donne pas de délai, je vous sais suffisamment réactive pour ne pas me sortir votre article dans trois mois. Sur ce, mon rendez-vous est arrivé, assène-t-il avec fermeté.

Et voilà ! C'était trop facile... Il rejette ma demande et en plus il me congédie. Mais quel con !

— Mais Régis... tenté-je de répondre.

— Non Éliisa, je n'ai plus le temps, comme je vous l'ai dit, mon rendez-vous est arrivé.

— Régis, s'il vous plaît, écoutez-moi juste une minute ! Je ne peux pas rendre hommage à cette caserne avec un simple article de presse ! Enfin, si, mais ça ne suffit pas ! Il faut que je puisse capturer des images. Montrer aux gens comment nos pompiers sauvent des vies en courant dans des bâtiments en flammes ! Comment, au détriment de leur vie, ils nous protègent !

— Et comment voulez-vous faire ? réplique mon chef en fronçant les sourcils.

— J'aurais aimé pouvoir me rendre directement à la caserne et les filmer en pleine action. Rappelez-vous le reportage qu'on a réalisé sur les médecins urgentistes et l'hôpital de la ville. On a fait un carton en termes d'audimat. Je voudrais réaliser quelque chose du même acabit. Sensibiliser les gens en les plongeant au cœur de la Caserne 91. Je veux qu'ils puissent ressentir, vibrer, pleurer, avoir peur et être soulagés en regardant les actes de bravoure de nos héros du quotidien, rétorqué-je à bout de souffle.

— Très bien Éliisa. Mais ce n'est pas tout de vouloir, encore faut-il pouvoir. Je vois ce que je peux faire après mon

rendez-vous. Fermez la porte derrière vous ! me tacle-t-il, mettant un point final à notre discussion.

Je suis franchement dégoûtée par la tournure prise par mon entretien. Il ne m'a pas dit non, c'est sûr, mais je déteste sa façon de me parler. Et il ne m'a pas dit oui non plus. Il est méprisant et prend tout le monde de haut. Les heures qui suivent se ressemblent. J'essaie de commencer un nouvel article sur une association qui aide les animaux handicapés. Bien que ce sujet me tienne à cœur également, je n'arrive pas à me concentrer. Cassandra, ma collègue et meilleure amie en l'occurrence, essaie de me changer les idées, mais c'est un échec.

— Allez ma poule ! Viens prendre un café. Tu n'as même pas mangé ce midi. Comment veux-tu tenir ? Tu sais bien qu'un sac vide ça ne tient pas debout !

— Oui, je sais, mais je n'ai pas très faim. Allons pour un café, ce ne sont pas deux minutes qui vont changer le cours de cette journée.

Nous avons la chance de disposer d'une salle de pause avec une machine à café, d'une bouilloire, d'un petit réfrigérateur ainsi que d'une table pour pouvoir manger le midi. Il nous arrive même de rester tard le soir lorsque l'on doit boucler un article rapidement. Une fois arrivée dans la pièce, je réalise que ce

break va me faire le plus grand bien. Pause que je ne m'autorise que très rarement. J'ai à peine commencé à poser les lèvres sur mon café que je vois Régis se tenir sur le palier de la porte.

— Éliisa, je vois que vos journées sont surchargées. La réponse concernant votre demande de ce matin vous intéresse-t-elle ? raille-t-il en me fusillant du regard.

Un instant déstabilisée par sa véhémence, je me retiens de lui refaire le portrait et lui adresse mon plus beau sourire.

— Oui, Régis, excusez-moi, je n'ai pas mangé ce midi, minaudé-je. Si, bien sûr que la réponse m'intéresse.

— J'ai l'impression que le sujet est important pour vous. J'imagine que le fait que votre père soit un ancien sapeur-pompier de la Caserne 91, récompensé à de multiples reprises, doit y être pour quelque chose. Vous avez raison, Éliisa, un reportage vidéo sera plus à même de sensibiliser la population sur nos valeureux soldats du feu. Vous avez eu une très bonne idée. Pour ce faire, et avec l'accord de notre direction ainsi que celle de la Caserne 91, je veux que vous soyez en immersion totale. Je souhaite que vous restiez dormir là-bas afin d'être au cœur de l'action. Je veux que vous viviez avec eux. Mangiez, dormiez au sein même de la caserne. Vous pourriez également les suivre lors des interventions tout en restant bien évidemment

discrète afin de ne pas les gêner. Prenez le temps qu'il vous faut pour me boucler quelque chose de sensationnel. Vous pouvez dès à présent rentrer chez vous et commencer vos bagages. Ils vous attendent pour dix-huit heures. Ne me décevez pas Éliisa.

Sur ces dernières paroles, mon chef quitte la salle de pause, n'attendant même pas une réponse de ma part. Je reste un moment figée alors que Cassie entreprend une danse de la joie que je ne lui connaissais pas encore.

— C'est génial, je suis trop contente pour toi !

— Oui moi aussi ! J'y ai mis beaucoup d'espoir. Maintenant, il faut que je sois à la hauteur. Je n'ai pas le droit à l'erreur, je ne veux pas me louper. Mon père ne mérite pas ça.

— Oh oui, et Dieu sait que tu mets toujours la barre très haut. Je sais déjà que ton reportage va tout déchirer, alors un conseil, relâche la pression et détends-toi. D'ailleurs, si tu veux mon avis... Puisque tu vas te retrouver à vivre 7 jours sur 7, 24 heures sur 24, dans une caserne remplie de pompiers, je pense que tu vas avoir largement ce qu'il faut sous la main pour te détendre. Si tu vois ce que je veux dire, me lance-t-elle, le regard plein de malice.

— Tu ne perds pas le nord toi ! Ils ne m'intéressent pas du tout. Je sais ce que c'est que de vivre avec un pompier à la maison et ce n'est pas facile tous les jours ! Je refuse de vivre ce



que ma mère a vécu, tout ce stress quotidien. D'être toujours dans la peur de perdre son mari, le père de ses enfants. Non, de toute façon, j'en ai fini avec les mecs, ce n'est plus pour moi. Paulo me suffit amplement, et je pense très sérieusement à adopter un chat, peut-être même plusieurs !

— Qui a dit de vivre, ma poule ? Je t'ai dit de t'envoyer en l'air ! Baiser, tu te souviens de ce que ça veut dire ? Ton pauvre petit minou ne doit plus savoir ce que c'est... Je suis sûre qu'il est en pleine dépression et que ton hymen s'est reformé ! Laisse tomber Paulo, il ne fait pas le poids face à un homme, un vrai ! Et oublie les chats, j'y suis allergique !

Elle est folle, mais c'est l'une de mes meilleures amies. Nous formons un trio, Cassandra, Alice et moi. Nous nous sommes rencontrées au collège, il y a déjà quelques années maintenant. Autant c'était un coup de foudre amical avec Cassie, autant je ne pouvais pas encadrer Alice. Et puis, au fil du temps, elle est devenue comme une sœur. J'ai de la chance d'avoir deux amies exceptionnelles.

— Ne t'inquiète pas pour mon minou, il va très bien ! Sur ce, je te laisse, tu as entendu notre adorable chef, je dois y aller pour ne pas être en retard ! répliqué-je en buvant mon café d'une traite.

— C'est ça, file, dès qu'on parle de sexe tu t'enfuis ! Ne stresse pas, tu vas tout déchirer et n'oublie pas... laisse ton

minou s'amuser avec les bons gros chatons qui vont faire joujou avec leur lance à incendie !

Cassie me fait un énorme clin d'œil et j'explose de rire en prenant mon sac pour rentrer chez moi préparer mes bagages. Elle est complètement barge !!!

XXX

17 h 30, merde, merde, merde !! J'habite à quinze minutes de la caserne, il me reste donc un quart d'heure pour boucler ma valise. Je n'arrive pas à avoir les idées claires tant je suis excitée. Je vais vivre le mois qui vient au sein de la Caserne 91. La caserne dans laquelle mon père a fait toute sa carrière. Je me demande bien comment l'équipe va prendre la nouvelle. Je vais me faire discrète, les journalistes ne sont pas forcément toujours les bienvenus... Ne pas oublier ma caméra embarquée, le chargeur, mon harnais... Okay. Pantalons, tee-shirts, sous-vêtements... Okay. Mince, qu'est-ce que je vais mettre pour dormir ? Vite, vite... réfléchis vite ! Habituellement, je dors nue, mais je vais éviter... Une nuisette ? Non trop sexy. Merde, il ne me reste plus que ce pyjama. Un pyjama gris et rose, avec en plein milieu du débardeur un magnifique petit cochon où il est écrit juste en dessous Peggy. Pas le choix, ça fera l'affaire ! Je laisse Paulo bien gentiment rangé dans le tiroir de

ma table de nuit. Bien que capable de me faire jouir en 5 minutes, je ne suis pas sûre que Paulo soit le bienvenu à la caserne. Il est parfois un peu bruyant surtout à pleine vitesse. Tu vas me manquer, mon Paulo ! Je boucle ma valise, débranche la prise de la télévision, car on ne sait jamais et je prends au passage toutes les denrées périssables afin de les ramener à la caserne. Mon père m'a toujours dit que pour se faire bien voir chez les pompiers, il faut ramener à manger et savoir cuisiner ! Par chance, ma mère et ma grand-mère m'ont appris toutes les bases de la cuisine et mon père adore dire que je suis son petit cordon bleu.

## Chapitre 2

### *Élisa*

Après avoir garé ma voiture sur le parking privé de la caserne, je me retrouve devant la façade du bâtiment. J'admire cette bâtisse qui représente tout un pan de ma vie. Lorsque je rentrais de l'école, Cassie, Alice et moi passions systématiquement devant la caserne. On y prenait même notre goûter. Je reste quelques minutes, perdue dans mes souvenirs, lorsque quelqu'un me tape gentiment sur l'épaule. Surprise, je sursaute et laisse tomber mon téléphone que je tenais dans la main.

— Putain de merde !

Le sapeur-pompier qui m'a tapé sur l'épaule s'accroupit pour ramasser mon téléphone. Je suis éblouie par sa beauté. Il doit bien faire au moins 1m85. Il est tout en muscles et, disons-le, il

est clairement impressionnant. Ses yeux sont vert émeraude et ses cheveux sont bruns. Le contraste est saisissant. Le sourire qu'il me décoche lorsqu'il se relève manque de me faire défaillir. Je me dépêche d'essuyer instinctivement le coin de ma bouche afin d'être sûre que je ne me suis pas mise à baver. Je m'apprête à le remercier, mais l'un de ses collègues passe au même moment. Je m'apprête à lui dire bonjour lorsqu'il me sort sur un ton que je n'apprécie pas du tout :

— Quelle vulgarité ! C'est de mieux en mieux ces petits merdeux de journaliste... me lance-t-il, avec un regard noir et les sourcils froncés.

Je reste clouée sur place, surprise par l'agressivité de ce type, puis m'adresse à l'apollon en face de moi en lui chuchotant :

— Mais, c'est qui, ce connard ?

Mon beau pompier esquisse un sourire séducteur tout en arquant un sourcil :

— Alors moi, c'est William, ravi de faire ta connaissance, tandis qu'il me tend la main. Et lui, c'est mon chef, le lieutenant Mathias Wilson. Il est un peu bizarre, mais ne fais pas attention, tout va bien se passer, me répond-il tout en souriant.

— Sérieux, c'est ton chef ? Putain, j'ai vraiment la poisse !

— Viens, suis-moi, je sens qu'on va bien s'amuser avec toi !  
me répond-il hilare.

Je me dirige avec William dans la caserne. Il entreprend de me faire visiter les lieux, mais je n'ose pas lui dire que je les connais parfaitement bien. Je me laisse distraire, mais mon capital confiance en a pris un coup. Mon capital sympathie aussi par la même occasion. Mais pour qui se prend-il ce mec ? D'accord, il est lieutenant, mais quand même, ça ne justifie pas son attitude. Il ne m'a même pas dit bonjour. S'il croit que je vais me laisser faire, il se trompe lourdement. La cohabitation s'annonce sportive.

William est en train de me montrer la grande échelle lorsque la sirène retentit. C'est à la fois surprenant et fascinant. Tous ces hommes se rassemblant à toute allure et tournant autour de moi, tel un essaim d'abeilles. Je me rends bien compte que je suis dans leurs jambes et que je les gêne. Je m'apprête à partir afin de leur laisser la place, lorsque je percute de nouveau le fameux lieutenant. Ses yeux noirs se posent une nouvelle fois sur moi. L'intensité qui s'en dégage et les reflets bleus métalliques que j'aperçois me glacent le sang. Autant vous dire que j'ai à la fois envie de l'incendier, mais aussi de me faire toute petite. Je ne comprends d'ailleurs pas cette dernière réaction. J'ai un tempérament de feu. Je ne me laisse pas faire et je vole

facilement dans les plumes des personnes qui le méritent. Mais là, je reste stoïque telle une petite souris qui s'apprête à se faire dévorer par le grand méchant loup. Une partie de ma conscience m'intime de fuir alors que l'autre partie se laisserait bien dévorer. Un seul regard suffit à me paralyser. L'homme qui se trouve en face de moi a un regard si noir que, s'il pouvait me tuer d'un simple coup d'œil, je serais déjà morte et enterrée.

*Assez ironique venant d'une personne qui sauve des vies.*

Je m'excuse en bafouillant, alors que le lieutenant ne daigne même pas me répondre. Il me toise de toute sa hauteur, me forçant à lever la tête pour le regarder. Il se contente de partir, frôlant mon bras au passage. Aussitôt, je m'en veux d'avoir été si faible et de m'être excusée. Je m'en veux encore plus d'avoir ressenti ce frémissement lorsque nos deux corps se sont effleurés. Je les regarde tous monter dans le camion pour ensuite partir en mission. Ils ont pris celui avec la grande échelle. Cela signifie donc qu'ils se rendent sur un incendie. Bien que cela soit leur métier, ils risquent leur vie tous les jours pour sauver la nôtre. J'espère que tout se passera bien. Je ne connais que trop bien cette inquiétude, ce sentiment omniprésent lorsque tu partages la vie d'un sapeur-pompier.

Je profite de cette accalmie pour me balader et surtout prendre mes marques. William m'a montré où j'allais dormir et

je dépose donc mes affaires sur le lit qui m'est affecté dans le dortoir collectif. Seuls le chef de la caserne et les deux lieutenants ont le droit à un espace privé afin qu'ils puissent rédiger leurs rapports en toute tranquillité. En attendant le retour des garçons, je décide d'aller leur préparer à manger avec les vivres que j'ai rapportés. Afin de me rendre jusqu'à la cuisine et au réfectoire, je longe un couloir où différentes photos sont accrochées au mur. Je m'arrête lorsque je reconnais ce regard.

*Bon sang...*

Impossible de continuer ma route, je me mets à le détailler. Il est encore plus grand et plus fort que William. Il semble jeune, certainement entre 30 et 35 ans tout au plus, mais son expression tourmentée alourdit ses traits. Il est grand, très grand. Il domine le reste de l'équipe et j'en déduis qu'il doit mesurer un bon mètre 90. Il est brun et a les cheveux courts. Je suppose qu'il doit mettre du gel, car ses cheveux sont hérissés. Bizarrement, je ressens le besoin d'y passer la main pour désordonner un peu tout ça. Ce qui me fascine le plus, ce sont ses yeux d'ébène. Ils sont si noirs. Ils vous percutent de plein fouet lorsqu'il daigne bien vouloir poser les yeux sur vous. J'ai l'impression d'y lire beaucoup de choses et j'ai l'intime conviction qu'ils renferment de nombreux secrets. Je le ressens au plus profond de moi. J'y vois de la rage, de la haine, mais aussi beaucoup de peine. Cette noirceur ne présage rien de bon. Je chasse cette tristesse qui vient comprimer ma poitrine à l'idée que cet homme ait pu



souffrir par le passé. Ma conscience me crie danger et cette pensée me désarçonne, couvrant mon corps de frissons. Je ne dois pas baisser la garde. En aucun cas. C'est sur cette réflexion que je regagne la cuisine, avec entrain, bien décidée à oublier cet homme.